

AXËL VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

— Théâtre —

DRAME INITIATIQUE

AXËL VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Georges COURTS

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction artistique : Émilie COURTS

Couverture : EC Média

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-381020-82-2

Avant-Propos



Préambule

Essayons tout d'abord de mieux connaître ce personnage hors du commun, Villiers de L'Isle-Adam et sa vie :

Villiers de L'Isle-Adam (Jean-Marie Mathias Philippe-Auguste, dit le comte de Villiers de L'Isle-Adam, puis à partir de 1846 marquis) est né à Saint-Brieuc le 7 novembre 1838. Il comptait dans sa famille Villiers de L'Isle-Adam qui fut Grand Maître de l'Ordre de Malte. Il fait ses études en Bretagne, puis vient à Paris en 1857 où il rencontre Baudelaire et par son intermédiaire Edgar Poe, qui l'influencera fortement.

En 1859, il écrit sa première œuvre « *deux essais de poésie* ». En 1862, il écrit son premier roman, *Isis*, qu'il publie à compte d'auteur. Il écrit en 1865 et 1866 deux drames, « *Elèn* » et « *Morgane* » (qui sera remanié pour devenir « *le Prétendant* »), drames destinés au théâtre de

la Gaieté, drames qui n'ont jamais été représentés de son vivant. Il rencontre Mallarmé qui devient son ami. En 1876, il obtint le prix Michaëli, pour «*Le Nouveau Monde*», drame en cinq actes. Début 1880, son drame «*Le Nouveau Monde*» paraît en librairie, chez Richard à Paris. Son autre roman, «*L'Ève nouvelle*», auquel il travaille depuis 1877, est publié en feuilleton dans «*Le Gaulois*» en septembre 1880, œuvre qui fut interrompue, ne plaisant pas aux abonnées.

En 1883, il écrit le recueil des «*Contes cruels*» (9 février 1883 in-16 Calmann-Lévy), puis «*Tribulat Bonhommet*» (mai 1887, in-18 Maison Tresse et Stock) avec une version remaniée de *Claire Lenoir*; puis en 1888, «*le Secret de l'échafaud*» (in-18); puis les «*Histoires insolites*» (février 1888, in-16 Librairie moderne), suivies, la même année, des «*Nouveaux Contes cruels*» (novembre 1888, in-16 Librairie Illustrée).

Ces courts textes auront quelques succès par leur caractère fantastique. Au théâtre des Nations en février 1883, il fait représenter ses premières œuvres *Isis*, *Claire*, *Lenoir*, *Morgane*. En 1886, il écrit «*L'amour suprême*» (1886, in-18), *L'Ève future* (mai 1886, in-18 par Maurice de Brunhoff), «*Une évasion*» (octobre 1887). Dans «*L'Ève future*», il met en scène Edison, qui invente une femme artificielle censée racheter l'Ève déchue et crée le terme Andréide.

Malade d'un cancer des voies digestives en hiver 1888-1889, ayant toujours vécu dans la pauvreté et la précarité, Villiers sera incapable de travailler. Il sera admis, grâce à une souscription de ses amis, le 12 juillet 1889 à la clinique des Frères Saint-Jean-de-Dieu, rue Oudinot, à Paris. Avant de mourir le 18 août, il rédige son testament, reconnaît son fils Victor et épouse au dernier moment Marie Dantine, le 14 août. Il est inhumé au cimetière des Batignolles, puis

est transféré au cimetière du Père-Lachaise, avec les restes de son fils mort en 1901.



Portrait de Villiers en 1886 source Wikipédia

En 1890, c'est *Axël* qui sera publié un an après sa mort chez Quantin. Ce drame sera représenté pour la première fois en 1894. Le Comptoir d'Édition publiera en 1890, « *Chez les passants* », recueil de chroniques et de contes.

Toutes ses œuvres sont remplies de conceptions étranges pour un profane, passionnantes pour *qui saura décrypter les messages sous-jacents*. Selon Anatole France, Villiers fut « *un dormeur éveillé qui emporta dans la*

mort le secret de ses plus beaux rêves... c'est un prosateur magnifique, plein d'harmonie et d'éclat»...

Selon un dictionnaire publié le lendemain de sa mort, il est décrit comme un écrivain « tourmenté », « bizarre », « étrange ».

SOURCE : Pierre Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle : français, historique, géographique, mythologique, bibliographique, littéraire, artistique, scientifique, etc.* Tome dix-septième. Deuxième supplément. Paris, administration du grand dictionnaire universel (1890), p. 1988

LES OPINIONS DE DIVERS

« Un génie ! ». Tels sont les mots – le codicille – par lesquels Stéphane Mallarmé salua la mémoire de Villiers de L'Isle-Adam, son ami disparu. Verlaine également se fendit d'un bel hommage, en faisant figurer Villiers parmi les *Poètes maudits*. Et pourtant, sitôt franchi le cap du XX^e siècle, l'œuvre de Villiers faillit sombrer dans les limbes de l'oubli : englobée dans la faillite du symbolisme par ceux qui ne voyaient en Villiers que l'auteur d'*Axël* – pièce splendide, au demeurant –, ou tenue pour un redondant éreintage de la bourgeoisie – un de plus dans un siècle qui en compta tant. » (...)

Ce sont ces derniers clichés que nous aimerions plus particulièrement récuser. Les écrits de Villiers réalisent une synthèse insolite d'Edgar Poe, de Baudelaire et des Parnassiens, le tout servi par un style magnifique. Et si Villiers pourfend impitoyablement le matérialisme bourgeois, il sait aussi dépasser l'ironie désabusée ; le comique et les mots d'esprit qui parsèment son œuvre le dénotent suffisamment. *Mémoire de Villiers par Mallarmé.*

POUR L'ÉCRIVAIN RÉMY DE GOURMONT

(...) Villiers fut de son temps au point que tous ses chefs-d'œuvre sont des rêves solidement basés sur la science et sur la métaphysique modernes, comme « *L'Ève future* », comme « *Tribulat Bonhomet* », cette énorme, admirable et tragique bouffonnerie, où vinrent converger, pour en faire la création peut-être la plus originale du siècle, tous les dons du rêveur, de l'ironiste et du philosophe.

Ce point élucidé, on avouera que Villiers, être d'une effroyable complexité, se prête naturellement à des interprétations contradictoires ; il fut tout ; nouveau Goethe, mais, si moins conscient, si moins parfait, plus acéré, plus tortueux, plus mystérieux, et plus humain, et plus familier. Il est toujours parmi nous et il est en nous, par son œuvre et par l'influence de son œuvre, que subissent et avec joie les meilleurs d'entre les écrivains et les artistes de l'heure actuelle : c'est qu'il a rouvert les portes de l'au-delà closes avec quel fracas, on s'en souvient, et par ces portes toute une génération s'est ruée vers l'infini. La hiérarchie ecclésiastique nombre parmi ses clercs, à côté des exorcistes, les portiers, ceux qui doivent ouvrir les portes du sanctuaire à toutes les bonnes volontés ; Villiers cumula pour nous ces deux fonctions : il fut l'exorciste du réel et le portier de l'idéal.

Complexe, mais on peut le voir un double esprit. Il y avait en lui deux écrivains essentiellement dissemblables : le romantique et l'ironiste. Le romantique naquit le premier et mourut le dernier : « *Elèn et Morgane* ; *Akédysséiril et Axël* ». Le Villiers ironiste, l'auteur des « *Contes cruels* et de *Tribulat Bonhomet* » est intermédiaire entre les deux phases romantiques ; « *L'Ève future* » représenterait comme un

mélange de ces deux tendances si diverses, car ce livre d'une écrasante ironie est aussi un livre d'amour.

Villiers se réalisa donc à la fois par le rêve et par l'ironie, ironisant son rêve, quand la vie le dégoûtait même du rêve. Nul ne fut plus subjectif. Ses personnages sont créés avec des parcelles de son âme, élevées, ainsi que selon un mystère, à l'état d'âmes authentiques et totales. (...) Il croyait davantage aux mots qu'aux réalités, qui ne sont, d'ailleurs, que l'ombre tangible des mots, car il est bien évident, et par un très simple syllogisme, que, s'il n'y a pas de pensée en absence de verbe, il n'y a pas, non plus, de matière en absence de pensée. La puissance des mots, il l'admettait jusqu'à la superstition. (...)

Le *réel*, il l'a, en un très ancien brouillon de page à « *L'Ève future* », peut-être, ainsi défini : « ... Maintenant je dis que le Réel a ses degrés d'être. Une chose est d'autant plus ou moins réelle pour nous qu'elle nous intéresse plus ou moins, puisqu'une chose qui ne nous intéresserait en rien serait pour nous comme si elle n'était pas – c'est-à-dire beaucoup moins, quoique physique, qu'une chose irréelle qui nous intéresserait.

Donc le Réel, pour nous, est seulement ce qui nous touche, soit les sens, soit l'esprit ; et selon le degré d'intensité dont cet unique *réel*, que nous puissions apprécier et nommer tel, nous impressionne, nous classons dans notre esprit le degré d'être plus ou moins riche en contenu qu'il nous semble atteindre, et que, par conséquent, il est légitime de dire qu'il *réalise*.

Le seul contrôle que nous ayons de la *réalité*, c'est l'*idée*. » (...)